

Édito :

Dans l'immensité des cerveaux supérieurs, constituée par les adhérents au BDE, Thomas Guarne (plus connu sous le pseudonyme de *Perpignan*) et moi-même (Guillaume Voland) nous sommes portés volontaires pour tenter de faire revivre le ciné-club de l'IECA. Malheureusement, le seul créneau concevable qui nous est proposé se situe le mardi soir de 18h à 20h. Exit les films longs ou les grands débats organisés dans l'amphithéâtre (sauf peut-être occasionnellement). En plus de ça, nous n'avons pas non plus tous les mardi à notre disposition. La formule restera donc simple. Une brève présentation du film sera faite dans *L'Hebdo-ciné* et avant la projection, développant rapidement le contexte de création du film, ses particularités, son importance (ou non) dans l'histoire du cinéma, etc ... Ou rien de tout ça, bref une grande liberté. Les seules obligations, pour les futurs membres organisateurs du ciné-club, seront de choisir un film qu'ils aiment sincèrement et de constituer un apport intéressant aux futurs spectateurs dudit film. Si vous êtes intéressé, vous pouvez nous contacter via Messenger ou Discord, avant jeudi de préférence. Ensemble, nous essayerons de constituer le programme du ciné-club sur les 2 mois à venir. G.V.



Donnie Darko

Actus de la semaine

Aujourd'hui à 10h20 sur TF1, c'est le grand lancement de la saison 5 de l'une des meilleures séries de tout les temps (objectivité garantie) : *Miraculous Ladybug*.

Mercredi dernier, Netflix a dévoilé la bande annonce de sa série sur les Télétubbies et 26 nouveaux épisodes arriveront ce 14 novembre. « La nostalgie fait vendre, profitez-en ! » titrait *L'express Entreprise* en 2004, prenant pour exemple la mode du retro-gaming et le succès du livre *Histoire de Pif Gagdet*. C'est en tout cas ce genre de logique d'exploitation du vecteur nostalgique que semble poursuivre le géant du streaming, depuis déjà plusieurs années, avec ses suites plus ou moins demandées. Nous n'avons pas accès aux chiffres de la plateforme, mais on devine avec l'apparition de cette série que la stratégie n'a pas encore fini de porter ses fruits.

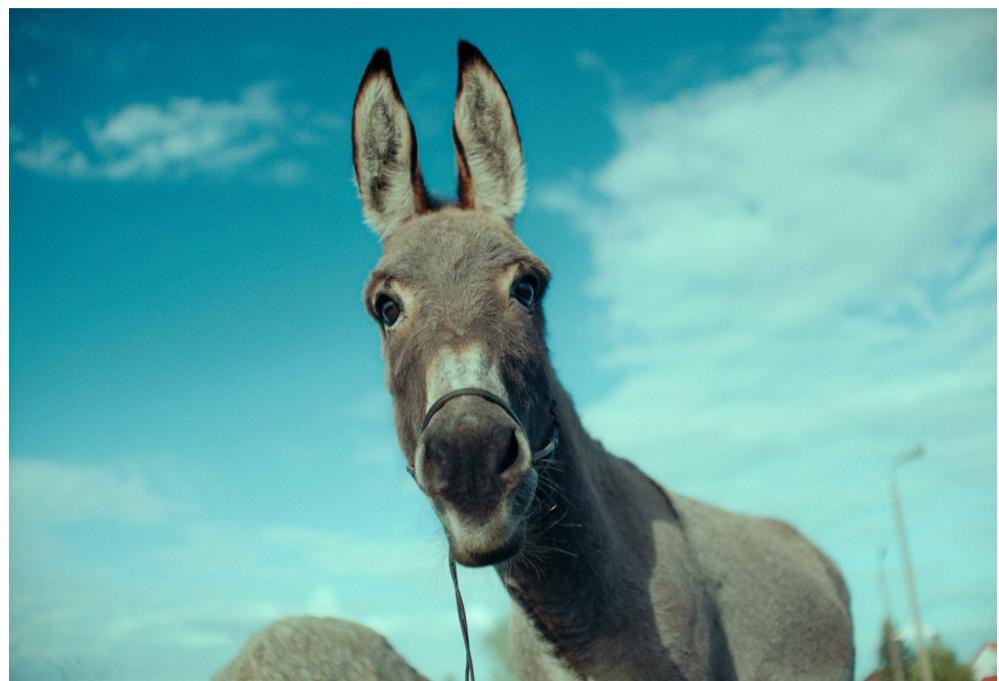
Depuis le 2 septembre, Canal+ a arrêté de diffuser par satellite les chaînes du Groupe TF1, justifiant ce geste par le prix exorbitant demandé par l'entreprise. Un tel blocage a entraîné un sévère conflit qui est allé jusqu'en justice. Ce jeudi 20 octobre, la Cour d'appel de Paris a rendu sa décision et confirme que Canal+ n'a pas à rétablir la diffusion, y compris dans les zones blanches, maintenant complètement privées de TF1, TMC, TFX, TF1 Séries Films et LCI. G.V.

Critiques de la semaine

4 films sortis mercredi dernier

Le Nouveau Jouet

C'est la comédie française de la semaine, signée James Huth. Samy devient le nouveau jouet d'Alexandre Etienne, enfant gâté de l'homme le plus riche de France. N'en doutez pas, le garçon insupportable devient adorable, le grand patron sauve ses employés, et Samy arrange la réconciliation du père avec son fils. On ne pleure pas, on ne rigole pas. Que retenir de ce remake ? La belle prestation de Daniel Auteuil, c'est déjà ça. Et puis l'engagement financier. Car il y a de l'argent partout, même dans les quartiers populaires qui semblent étrangement très propres... la faute à la production ? Au décor ? Rien ne dérange véritablement dans cette comédie où les plans se répondent les uns les autres avec peu d'inventivité. Malgré tout, nous n'oublierons pas la très étrange, presque trop étrange, reprise du thème de *Pirates de Caraïbes*. Exactement pareil, mais un peu différente. Il faut le voir pour le croire... J.L.



Eo

Dans son nouveau film, Jerzy Skolimowski nous fait traverser L'Europe dans une Odyssée hippique. En soulevant mille questions sur la place de l'animal dans notre monde, le cinéaste se concentre sur une espèce en particulier, l'Homme. C'est à travers le regard d'un âne bourlingueur malgré lui que nous découvrons l'homme dans son rapport au monde, à lui-même, à la nature et au règne animal. Mais derrière l'aspect manifeste d'un « animal gaze », Skolimovski nous plonge dans une errance métaphysique, une réflexion esthétique sur le regard indéchiffrable de l'animal et son existence, autonome de celle des hommes. Le film oscille entre deux pôles, celui des animaux affranchis de toute présence humaine, où le film tend vers l'abstraction, et celui des hommes sans animaux, où il tend vers une forme très classique au cours d'une surprenante scène de drame familial dans une villa italienne. L'oscillation, c'est cette rencontre souvent difficile entre l'animal et l'homme, homme qui ne cesse de lui chercher une utilité économique, culturelle, symbolique... Petit témoin des hommes, l'âne, lui, ne fait qu'exister - et c'est déjà beaucoup. E.L.

Le Pharaon, le Sauvage et la Princesse

Comment rester objective devant le nouveau film de Michel Ocelot, après avoir grandi avec ses œuvres et ses histoires, toutes plus belles les unes que les autres ? Le temps s'est écoulé depuis Kirikou, Azur et Asmar et ses mythiques films aux personnages plongés dans l'ombre et pourtant, la plume de Michel Ocelot est toujours aussi singulière et touchante. Au fil de trois contes différents, on voyage de l'Orient à l'Occident, de l'Antiquité au 17ème siècle avec légèreté et insouciance.

On y retrouve les codes des grands classiques du réalisateur : une conteuse symbole entre le passé et notre présent, des histoires courtes et bien évidemment le génie artistique du réalisateur franco-belge. Il est indéniable que ce film n'innove en rien le cinéma de Michel Ocelot, très délimité par des histoires d'amour et de bravoure, mais le Pharaon, le Sauvage et la Princesse permet au public adulte d'entrevoir des souvenirs du passé. Comme un hommage rendu à ses plus grands classiques, chaque conte est façonné différemment : le premier rendant hommage aux dessins de Kirikou, tandis que le deuxième reprend les codes du cinéma d'ombre, qui lui sont propres. Enfin, la dernière histoire est une explosion de couleurs et de touches orientales qui nous embarque dans un univers proche d'Azur et Asmar. Michel Ocelot est toujours là où on l'attend, fidèle à lui-même, pour le plus grand plaisir des petits comme des grands. G.D.



Yuku et la fleur de l'Himalaya

Voilà une raison parmi d'autres de continuer à aller voir des films "pour enfants". Et pas que des Disney-Pixar, pas que les firmes et les univers que vous connaissez. Sortez des sentiers battus, piquez une tête dans les profondeurs de l'océan de l'animation. L'eau est tellement bonne.

Le film francophone Yuku et la fleur de l'Himalaya nous fait vivre aux côtés de la souris Yuku une aventure pleine d'émotions, en quête d'une fleur "à la lumière éternelle". Ce doit être un cadeau pour sa grand-mère affaiblie, avant que la petite taupe aveugle ne vienne la chercher pour rejoindre les obscurs méandres de la terre. Yuku est une jolie ode aux histoires que l'on se raconte enfant, et une berceuse sur les peurs qu'on a encore adultes. Au bout de quelque temps, on cesse de demander au film d'être nécessairement original, et on se laisse porter par les chants - inégaux mais qui touchent souvent, le lapin doublé par Alice on the roof est fantastique - des animaux sur notre chemin. Bien sûr, c'est un récit sur l'importance de l'amitié ; mais aussi sur la beauté de la transmission, et, enfin, sur le fait que même les adultes ont peur que la petite taupe aveugle vienne les chercher. A.G.

Le top 5 des meilleurs films de zombies au cinéma

Un classement subjectif chaque semaine

On continue notre lancée sur les films de genre ! Ce top va faire débat, je le sens...

1. *28 jours plus tard* - 2002 - Danny Boyle

Oui. Une référence en la matière.

2. *Evil Dead 2* - 1987 - Sam Raimi

N'ouvrez jamais le Necronomicon ! Et si le cœur vous en dit, osez L'Armée des Ténèbres !

3. *Zombie* - 1978 - George A. Romero

Le meilleur film de la Saga des *Zombies* ? Certainement...

4. *Coupez !* - 2022 - Michel Hazanavicius

Un remake, sorti cette année, mais déjà incontournable !

5. *World War Z* - 2013 - Marc Forster

Brad Pitt, et des zombies.

Mention honorable pour toute La Saga des *Zombies*, bien évidemment. Et il y a de quoi faire : six films de George A. Romero, et cinq remakes. Nous n'oubliions pas : *Une Nuit en Enfer*, *The Dead Don't Die*, *Le Labyrinthe* et *Shaun of the Dead*... J.L.

Ciné-club

Une présentation du film projeté à l'IECA ce mardi.

La séance de ce mardi a été planifiée un peu précipitamment. Il nous semblait important d'organiser une projection la semaine des événements d'Halloween. Vendredi, face à l'urgence de la situation, j'ai dû prendre un décision égoïste et rapidement proposer un sondage, vous laissant le choix entre deux films d'horreur japonais que je savais pouvoir présenter. À ma grande surprise, la victoire de *Cure* (Kiyoshi Kurosawa, 1997) face à *Dark Water* (Hideo Nakata, 2002) a été écrasante. Surprise d'autant plus soutenue qu'en faisant mes recherches, j'ai découvert que presque aucun site ne le décrivait comme un film d'horreur, mais plutôt comme un thriller policier. Un hors sujet donc ? Pas tant que ça. Des témoignages trouvables sur internet confirment que je ne suis pas le seul à avoir ressenti un fort sentiment d'effroi devant mon écran. Il est même classé en 29ème position dans le top des meilleurs films d'horreur asiatique par la communauté SensCritique. Le scénario se construit effectivement sur les bases du genre policier, en narrant le jeu de piste entre un inspecteur et un jeune criminel dangereux. Pourtant, c'est l'efficacité horrifique de la mise en scène de Kiyoshi Kurosawa qui a engendré le succès du film et qui l'a propulsé sur la scène internationale. En plus de s'accaparer les bonnes grâces de la critique pour le reste de sa carrière, il a, avec ce film, inspiré des cinéastes comme Boong Joon-ho ou encore un groupe de réalisateurs à l'origine du renouveau des films d'horreurs japonais dans les années 90-2000. G.V.